

Mon père

Il y avait très longtemps que j’essayais de retrouver mon père ; je le cherchais mais n’aboutissais jamais à rien. Jusqu’au jour où j’ai entendu discuter deux hommes au restaurant où je travaillais. Mon attention a été attirée par leur conversation : il était question de mon père. Je les connaissais un peu, car dans un restaurant où la cuisine est acceptable, les clients deviennent parfois familiers. J’attendis le moment propice et je m’approchai d’eux tout en m’excusant. Je leur demandai simplement s’ils savaient où demeurait mon père. Ils m’ont regardée d’un air surpris en me demandant :

— Serais-tu la fille de Gérard T., toi ?

— Oui, j’aimerais savoir où il habite.

— Je crois qu’il demeure à l’arrière du magasin X., dans un logement, au sous-sol. Je suis presque sûr que tu devrais le trouver à cet endroit.

La journée s’étirait interminablement. Lorsque j’eus fini mon travail, je m’habillai en vitesse et sortis pour rejoindre mon père. C’était l’hiver et le vent glacial soufflait de toutes ses forces. Je marchais péniblement, mais je voulais absolument revoir mon père. Arrivée à l’endroit désigné, je contournai cette bâtisse grise et anonyme. C’était un grand édifice de plusieurs logements avec un magasin qui faisait face à la rue principale. À l’arrière, il y avait trois portes.

Je frappai à la dernière. Je reconnus la voix de mon père qui me répondait d'entrer. Alors j'ouvris, et je le vis, ce père.

— Enfin je vous ai retrouvé !

Et je me jetai dans ses bras pour l'embrasser. Il pleurait en me disant :

— Je suis très heureux de te revoir, ma petite fille.

Puis nous nous sommes assis. Papa, dans sa chaise berceuse, baissa la tête et croisa les bras. Silence. Malaise. Je jetai un coup d'œil autour de moi. L'appartement était petit ; deux pièces et demie. Dans le salon, un seul canapé, dans la cuisine, une table, quatre chaises, une cuisinière, une petite armoire et un vieux congélateur sur lequel on pouvait encore lire « Coca-Cola ». Le tout à même le ciment ; il n'y avait ni linoléum ni tapis, excepté dans la chambre dont je pouvais voir l'intérieur par la porte entrouverte. Un lit défait, des draps froissés. Un univers pauvre et triste pour un homme faible et écrasé. Papa enchaîna :

— Moi aussi, je te cherche depuis déjà un bon bout de temps.

Cela me fit chaud au cœur, car j'avais un peu peur qu'il ne soit pas content de me revoir. D'une certaine manière, je me sentis aimée. L'après-midi passa à discuter de tout et de rien jusqu'au moment où je lui posai cette question, depuis toujours restée sans réponse :

— Papa, pourquoi maman ne m'a-t-elle pas aimée ?

Papa se tut quelques secondes ; il semblait réfléchir. Je crus qu'il n'avait pas compris ma question, alors je la lui posai à nouveau :

— Papa, dites-moi pourquoi maman ne m'aimait pas.

Ce fut le silence. Rien ne semblait vouloir sortir de sa bouche. Il avait toujours la tête baissée et l'on aurait dit qu'il ne voulait pas répondre. Alors j'insistai :

— Répondez, papa, c'est très important pour moi. Je me pose cette question depuis longtemps et je n'ai jamais été capable d'y trouver une réponse sensée. Vous qui avez vécu

auprès d'elle plusieurs années, vous pourriez sûrement me répondre.

Il laissa passer un court instant, et enfin, d'un air coupable et malheureux, il me dit :

— Pauvre petite fille, il faut que je te dise : ce n'est pas ma faute si je t'ai battue, c'est à cause de ta mère ; elle me poussait à bout pour que je te batte. Ta mère a toujours répété à qui voulait l'entendre qu'elle ne t'avait jamais aimée et qu'elle te haïrait pour le reste de ses jours.

Ces mots me firent très mal. J'avais le cœur serré, mais il n'avait pas pour autant répondu à ma question ; il semblait embarrassé et désolé tout à la fois. Je sentis mon cœur se durcir et mon sang bouillir et battre follement dans mes veines. Je choisis d'oublier cette question sans réponse et j'enchaînai sur mon passé en lui rappelant certaines choses qui m'étaient arrivées. Ça ne fut pas très dur de lui faire avouer le mal que parfois il m'avait fait. Il aurait voulu nier, mais il en était incapable. Je me sentais implacable. Je lui rappelai aussi ma mère, cette mère qui m'avait tant fait souffrir. Il me jura qu'il n'avait jamais pensé qu'elle me maltraitait ainsi. Il se sentait en faute à mon égard ; il disait qu'il regrettait, que ma mère était une « sacrée folle ».

J'en avais assez entendu. Je ne voulais pas de ses remords, ni de sa faiblesse.

Assez, papa. Le bon Dieu est là pour juger.

Il ajouta en pleurant :

— Je sais qu'elle t'a toujours haïe, tu l'as sûrement constaté par toi-même qu'elle ne t'a jamais aimée ; elle ne pouvait même pas te sentir près d'elle.

J'éprouvais une drôle de sensation ; j'avais le visage brûlant, toute la peine de mon enfance me revenait brusquement, toute l'angoisse, toute la peur. Je regardai mon père avec froideur. On aurait dit qu'il voulait absolument se disculper, qu'il voulait mettre la faute entière de ses actes sur le compte de ma mère. Il en faisait pitié. Il est vrai

que c'est elle qui était la cause de tout ; elle n'avait qu'à inventer un méfait, un mensonge à mon sujet, et lui, le pauvre, la croyait sans le moindre doute.

— Arrêtez, ça ne sert à rien de pleurer comme vous le faites, cela n'arrangera pas les choses. Ce fut ma vie et non la vôtre, et maintenant j'aimerais que l'on oublie. Disons que ma vie commence aujourd'hui. Changeons de sujet. Je crois que ce sera mieux pour moi comme pour vous.

Au plus profond de moi, je savais que je devrais revoir ma mère un jour, face à face. Il faudrait bien qu'elle me réponde, au risque que je lui arrache la langue. Ce qui me préoccupait le plus à cet instant précis, c'était la vengeance ; je voulais vivre rien que pour y arriver.

J'avais le cœur gros. Je ne faisais que penser à ce petit bout de phrase que mon père m'avait répété : « Elle ne t'a jamais aimée, elle ne t'a jamais aimée. »

Ces quelques mots retentissaient en moi comme un disque rayé qui revient toujours sur la même note. C'était à devenir folle. Je me levai, bien décidée à partir :

— Vous allez m'excuser, papa, mais j'ai des choses à faire chez moi. Venez me voir quand le cœur vous en dira. Vous serez toujours le bienvenu.

— Oui, Élixa, comme tu veux, je te remercie. Tu sais, je ne sors pas souvent d'ici, mais il se peut que je vienne un jour. Si, par contre, tu veux revenir me voir, ne te gêne pas, tu es ici chez toi.

Alors je m'habillai en hâte, car tout ce que je voulais, c'était sortir, être seule avec moi-même. Dehors, je me suis mise à pleurer. Pourrais-je seulement oublier un jour ? Ne pourrais-je donc jamais trouver la paix ?

En marchant, je pleurais toutes les larmes de mon corps. Je pleurais même arrivée chez moi.

J'essayais de me changer les idées, mais, n'ayant personne à qui me confier, j'y arrivais à peine.

Je voulais désespérément comprendre pourquoi ma mère m'avait tant haïe. J'étais la deuxième ; peut-être n'avait-elle pas eu envie d'un autre enfant si tôt. Pourtant il y avait huit autres enfants après moi. Peut-être ma naissance avait-elle été difficile ou douloureuse ? Peut-être lui rappelais-je des moments terribles de sa vie ? Alors pourquoi ne m'a-t-elle pas placée dans une famille ou simplement à l'orphelinat ? Pourquoi a-t-elle voulu que je devienne son esclave ? Elle me battait comme on bat un vilain chien, sans jamais un instant de pitié. Tant de fois j'ai lu la haine dans ses yeux. Même pour la famille, j'étais une sorte de bâtard, un fardeau qu'il fallait supporter.

Ce soir-là, je réussis à m'endormir, bien résolue à revenir en arrière pour comprendre et peut-être effacer cette enfance maudite.

L'escalier

Du plus loin que je me souviene, je ne me rappelle ma mère qu'avec crainte. Aucun souvenir d'une mère rassurante et caressante. Mon plus vieux souvenir me ramène un matin d'hiver, de neige et de gris. Je n'avais pas encore deux ans. J'étais assise dans ma chaise haute tout près de la fenêtre. Je regardais dehors, il neigeait et ventait très fort. La tempête était telle qu'on ne voyait presque rien, sauf une grosse voiture noire garée devant la maison. Dedans, des hommes attendaient mon père. Il travaillait alors dans une grande ferme. Ce matin-là, je m'en souviens très clairement, mon père était là, ainsi que ma mère. Il y avait aussi mon frère Richard, un petit garçon à peine plus âgé que moi, car dix mois et demi environ nous séparent. Richard était assis à table et mangeait en silence. Mon père, un homme assez costaud, s'habillait pour aller au travail. Ma mère était debout non loin de moi. Elle était petite et nerveuse, mais elle avait fière allure en ce temps-là. Ils s'engueulaient tous les deux, terriblement. Et moi, assise tout près et si petite, j'ai commencé à avoir peur. J'entendais le klaxon de la voiture garée devant chez nous et je vis mon père s'apprêter à sortir. Ma mère criait de plus en plus. Je me mis à pleurer, je ne voulais pas qu'il parte, mais il sortit sans me jeter un coup d'œil. Et ma mère était encore debout, à gueuler et gueuler. Je ne pouvais plus me contrôler ; j'avais si peur que je ne cessais de hurler. Mon père était parti et

moi, j'étais complètement paniquée par la violente dispute et de la colère de ma mère. Elle me cria de me taire. Puis elle s'approcha de moi avec un bol de gruau et la moitié d'une tartine :

— Arrête ça, et mange ton petit déjeuner.

Et moi, je pleurais trop, je ne pouvais rien manger.

— Nom de Dieu, vas-tu fermer ta grande gueule ?!

D'une main, elle me serra les joues de chaque côté du visage afin que j'ouvre la bouche et que j'avale une cuillerée de gruau. Je me débattais, je hurlais de plus belle. J'ai tout rendu, j'ai été malade. Ma mère reprit mon gruau vomi et me le fit manger de la même manière. Je me suis mise à vomir une seconde fois. J'avais si peur, j'étais incontrôlable. Je hoquetais. Elle me sortit de ma chaise haute en me secouant et me monta dans ma chambre où elle me coucha. Je pleurais encore dans mon petit lit. J'étais sur le point de m'endormir quand j'entendis ma mère remonter l'escalier en criant. Je ne comprenais pas mais elle semblait très en colère. Elle me prit furieusement dans mon lit, se dirigea vers le haut de l'escalier et me laissa tomber dans les marches. Je ne me rappelle plus ce qui est arrivé ensuite, j'ai perdu connaissance.

Une de mes tantes, sœur de mon père, venait chaque semaine à la maison pour aider ma mère au ménage. C'est elle qui me trouva au pied de l'escalier.

Bien des années plus tard, elle me raconta qu'en me trouvant, elle m'avait crue morte. Combien elle fut soulagée de voir que je respirais encore, même s'il avait fallu beaucoup de temps pour que je revienne à moi.

Pendant tout ce temps, ma mère était restée figée en haut de l'escalier, certaine qu'elle était de m'avoir tuée. Cette tante décida alors de ne plus revenir aider ma mère, trop écœurée de voir les traitements qu'elle me faisait subir quand elle était en colère. Selon elle, ma mère était très « malade », une folle ; et mon père, aussi fou de l'avoir épousée.

Les patates

Les années passèrent, j'avais maintenant quatre ans. Pendant ces années qui m'ont souvent été pénibles, une petite sœur était née. On l'avait appelée Diane. Elle était très jolie ; une petite fille aux yeux bruns et aux cheveux d'un blond châtain. Ma mère et mon père l'aimaient beaucoup. Elle était d'un an et demi ma cadette.

C'était un dimanche, un dimanche avec un soleil splendide. J'étais assise sur la terrasse à l'avant de la maison. Je regardais mes frère et sœur qui s'amusaient ensemble dans le sable. J'aurais bien aimé jouer avec eux, mais il me fallait la permission de ma mère, et celle-ci ne me la donnait que très rarement sous prétexte que j'étais indocile et que je n'écoutais jamais.

J'essayais de lutter tant bien que mal contre l'envie d'aller les rejoindre, mais je savais quelle raclée m'attendait si j'avais le malheur de désobéir. C'était l'heure du déjeuner et mon père nous cria de venir manger. Richard et Diane y allèrent en courant, mais moi, je ne bougeais pas, car il me fallait aussi la permission pour venir manger. J'attendais toujours que ma mère vienne me chercher quand soudain je la vis venir vers moi. Elle avait l'air furieuse. Je me sentis si mal, j'avais si peur que j'aurais préféré ne rien manger. Je n'avais plus faim. J'avais mal au cœur rien qu'à la voir s'approcher de moi avec cet air-là.

— Pauvre imbécile, qu'est-ce que tu attends pour venir manger ? Tu n'as pas entendu ton père ?

Elle me prit par le bras en me serrant très fort, tellement fort que ses ongles me pénétraient la peau. Elle me tira derrière la maison en me secouant et en me disant toutes sortes de bêtises. J'avais peur, j'avais le bras engourdi et douloureux. Je me suis mise à pleurer et à crier, à me débattre pour me libérer, mais elle serrait de plus en plus fort.

— Arrête de crier. Tu veux que les voisins te plaignent, c'est ça, hein ? Attends demain matin, tu vas l'avoir, ton biscuit, quand ton père sera parti au travail.

Le mot « biscuit » était un mot terrible qui signifiait pour moi claques, coups, cheveux perdus, pleurs.

Par la suite, elle me traita de tous les noms possibles tout en me tirant à l'intérieur. Elle me lâcha le bras juste avant d'entrer.

— Tu ferais mieux d'arrêter de te plaindre ; sans ça, tu vas avoir affaire à moi. Compris ?

J'entrai en essayant de ravalier mes sanglots, car ma mère était derrière moi. Tous les autres étaient assis à table et nous attendaient pour commencer. Ma mère prit sa place auprès de mon père tout en lui expliquant notre retard. Je demandai à mon père si je pouvais m'asseoir aussi. Ma mère reprit :

— Tu vas avoir affaire à ton père. Tu l'as mis en colère. Ça va chauffer.

Je piquai du nez dans mon assiette. Mon père, tête baissée, commença à me disputer. Ma mère essaya de s'en mêler, mais mon père se mit en colère contre elle. J'étais assise là, à les écouter s'engueuler à mon sujet. Je sentais ma peur monter, mon cœur se serrer. Je me mis à pleurer. J'essayais de manger, mais je n'en étais pas capable ; j'avais des haut-le-cœur, comme toujours quand j'avais peur ou que j'avais l'impression qu'il allait m'arriver quelque chose.

Papa mangeait très vite en me regardant d'un air furieux sans dire un mot. Moi, je me sentais tellement mal que je ne pouvais rien avaler. Je picorais dans mon assiette, le cœur au bord des lèvres. Soudain mon père se leva de sa chaise en faisant tout voler derrière lui. Il se dirigea vers la gazinière et s'empara de la marmite de patates chaudes. Il vint vers moi et me lança toutes les patates dans la figure, avec colère. Je hoquetai de surprise et de douleur, j'étais brûlée partout au visage ; je tentais de m'essuyer avec les mains, car ça brûlait terriblement. Mon père s'éloigna en jurant, se rendit à l'évier, prit les assiettes qui s'y trouvaient et commença à les jeter par terre. Bien sûr, ma peur augmenta et je me levai en hurlant, courant de toutes mes forces vers les marches de l'escalier qui menait aux chambres. Je montai jusqu'au milieu en pleurant, essayant d'enlever ce qui me brûlait le visage. Je voyais encore mon père qui cassait les assiettes en disant que c'était ma faute, ce qui arrivait. J'avais mal, j'avais peur, j'étais terrorisée...

La dispute reprit entre mon père et ma mère. Je ne me rappelle pas ce qu'ils disaient, seulement que c'était moi la responsable de tout ce gâchis. Richard et Diane crièrent à leur tour. C'était l'enfer. Je pleurais et les larmes sur mes joues me brûlaient encore plus. J'essayais de ne pas m'essuyer trop brusquement. J'avais des pommes de terre jusque dans les cheveux. Ils se calmèrent finalement. Papa alla chercher le balai et nettoya le tout sans rien dire. Alors je descendis les marches une à une tout doucement pour m'asseoir sur une chaise droite et ne plus bouger du reste de l'après-midi.

Le déjeuner était fini ; je n'avais rien mangé. Mon père et ma mère ne se parlaient pas, lui, dans son rocking-chair, les bras croisés, la tête baissée. Elle, dans sa chaise à elle, à tricoter sans nous regarder. C'est ainsi que se passa l'après-midi.

L'heure du dîner approchait et personne ne bougeait pour préparer à manger. Diane et Richard commencèrent à se

plaindre de la faim. Les parents étaient là, à se bercer dans leur siège, sans dire un mot, comme sourds. Puis mon père se leva brusquement et dit :

— Vous n’avez donc pas de mère ? Je vais vous en préparer un, dîner, moi !

J’avais tellement peur que la dispute ne reprenne que j’osais à peine respirer. Papa se dirigea vers moi et me souleva le visage de la main :

— Viens, je vais te mettre quelque chose là-dessus.

Cela ne brûlait presque plus. Je me levai et le suivis. Je regardai aussi ma mère qui me fit de gros yeux en voyant que je le suivais. Il prit une sorte d’onguent dans l’armoire et en mit sur mes brûlures.

— Bien sûr, il faut toujours qu’elle se fasse pouponner, celle-là, déclara ma mère.

Mon père la regarda froidement et me dit :

— Je ne savais pas ce que je faisais, j’espère que ça n’arrivera plus.

Nous avons enfin commencé à dîner. J’étais soulagée, j’ai pu manger tout ce qu’il me donnait sans rien rejeter, j’avais tellement faim. Ma mère ne vint pas manger avec nous mais mon père n’en fit pas de cas. C’est lui qui nous fit mettre en pyjama et nous prépara pour la nuit. Il nous dit d’aller embrasser notre mère ; elle donna un baiser à mon frère et à ma sœur ; moi, elle me repoussa.

Le lendemain matin, c’était comme si rien ne s’était passé. Ils recommencèrent à se parler. Nous pouvions respirer.

C’est vers cette époque que ma mère accoucha d’une autre petite fille. Elle l’appela Sylvie. Nous étions maintenant quatre enfants dans la famille.

Le bulletin

Et puis vint le temps d'aller à l'école. J'étais tellement heureuse de pouvoir m'éloigner de chez moi. Je me sentais enfin comme les autres enfants, libre comme l'air. Je pouvais respirer, mais pas tout à mon aise, car ma mère avait demandé à Richard de me surveiller. Il était bien trop gêné cependant pour me surveiller continuellement ; les garçons de sa classe riaient de lui parce qu'il fallait toujours qu'il sache où je me trouvais. Pour pallier son manque de surveillance, il racontait toutes sortes de mensonges à ma mère. Elle me battait donc pour ce que je ne faisais pas.

À l'école, je n'étais pas capable de me faire une amie ; j'avais trop peur que Richard raconte encore des mensonges à mon sujet. D'ailleurs, j'étais trop mal habillée, trop bizarre pour que les petites filles puissent s'intéresser à moi. En fin de compte, je restais toujours seule dans mon coin, mais c'était toujours mieux que d'être chez moi, à la merci de ma mère.

Et puis arriva le jour de mon premier bulletin. Le directeur vint dans la classe pour nous les remettre. J'avais peur de ne pas avoir réussi ; je me montais la tête en imaginant ma mère qui regardait mon bulletin. Je n'avais pas hâte de l'avoir, ce bulletin.

Le directeur prononça mon nom en premier. Je me levai, tête baissée, j'avais peur. Il dit :

— Félicitations ! Tu es la première de la classe.

J'étais tellement surprise, figée. Il vint me le remettre lui-même en me spécifiant que je devais le faire signer par mes parents. J'avais peine à en croire mes oreilles. Je bafouillai des remerciements. La maîtresse nous avait préparé des surprises, aux trois premières. Des images pieuses pour toutes et une sucette pour moi, la première. J'étais fière et heureuse. Pour la première fois, j'avais hâte de retourner chez moi, pour montrer à ma mère ce beau bulletin. J'étais tout excitée. Je ne pouvais m'empêcher de me retourner sans cesse dans la classe et de regarder mes camarades. J'en vis quelques-unes qui me faisaient des grimaces. Je me retournai aussitôt, j'étais gênée. J'avais peur qu'elles ne recommencent.

L'heure de la leçon terminée, nous nous regroupions en rangs, deux par deux pour sortir de la classe. Dehors, nous nous séparions. Ce jour-là cependant, quelques-unes se jetèrent sur moi et me poussèrent en me tirant les cheveux et en m'appelant « le chouchou ». Je tombai par terre, mais elles filèrent bien vite, car la maîtresse avait été témoin de la chose. Elle vint m'aider à me relever et me conseilla de rentrer chez moi le plus vite possible.

J'arrivai à la maison tout essoufflée et me rendis à la cuisine d'une seule traite pour y voir ma mère.

— Regardez, maman, j'ai eu mon bulletin et j'ai eu ça aussi.

Je lui montrai l'image de Jésus et la sucette. Aussitôt, elle m'enleva ma sucette et mon image.

— Tu n'as pas besoin de ça.

Elle prit aussi mon bulletin sans le regarder et mit le tout sur le frigidaire. J'eus beaucoup de peine. J'étais plantée là, sans savoir quoi faire ni quoi dire. Les larmes commençaient à me monter aux yeux.

— Si tu n'arrêtes pas de faire l'andouille, je vais te donner une sacrée raclée.

Elle me souleva par la taille en me disputant, puis m'assit brutalement sur ma chaise près de la table. Elle me servit

mon repas et, voyant que je pleurais, elle vint près de moi et me donna une de ces claques, si fort que je faillis en tomber sur le dos. Ma peur d'elle ressurgit et j'essayais de manger, mais je vomissais tout. Elle prit une cuillère et tenta de me faire manger à son tour. Peine perdue, j'avais trop peur d'elle ; j'étais incapable d'avalier quoi que ce soit. Alors elle me prit furieusement par le bras et me fit tomber de ma chaise. Elle prit sa ceinture, celle qu'elle avait toujours à portée de la main et dont elle se servait pour me corriger, et commença à m'en donner des coups en me disant d'aller me coucher. J'y allai presque en rampant pour éviter ses attaques. J'étais soulagée d'aller dans ma chambre et d'être libérée d'elle et de ma peur.

J'attendais qu'elle me donne la permission de sortir. C'est ce qu'elle fit ; mais, hélas, l'heure de retourner en classe était déjà passée.

Elle me dit en riant :

— Dépêche-toi donc, tu as seulement trois quarts de mille¹ à faire, ça va te dégourdir.

Quand j'arrivai à l'école, la maîtresse n'était pas contente :

— J'ai appelé chez toi, j'étais inquiète. Ta mère m'a dit que tu étais partie en même temps que ton frère. Qu'est-ce que tu as fait ? Tu as traîné ? Tu vas te mettre à genoux dans le coin et ne pas en bouger jusqu'à ce que je te le permette.

Je ne dis rien, j'étais trop gênée. Toute la classe me dévisageait. Je pleurais, je pensais à ma mère qui avait menti. Je restai dans le coin environ quinze minutes, mais qui me parurent des siècles. Je me sentais ridicule et injustement punie.

À la sortie de la classe, les autres riaient de moi. Je partis en courant, certaines coururent après moi pour me rattraper. J'étais tellement habituée à me défendre que je filai comme un lièvre. J'arrivai à la maison encore sous le coup de l'émotion. Je voulus éviter ma mère qui était en train de préparer le dîner. Elle ne m'accorda même pas un regard.

1. Un peu plus d'un kilomètre.

Mon frère Richard arriva. Il avait reçu son bulletin au cours de l'après-midi. Il le présenta à ma mère qui le prit et le regarda longuement. Cela me fit beaucoup de peine de voir qu'elle s'intéressait plus à Richard qu'à moi. Elle ne m'aimait pas. Alors elle se leva de sa chaise et se dirigea vers sa chambre. Elle revint avec des bonbons à la main. Elle dit à Richard :

— Voici ta récompense, tu l'as bien méritée.

J'étais encore à l'âge de m'étonner des injustices. Je ne comprenais pas pourquoi elle me traitait ainsi. Pourtant je n'osai parler, je restai assise. Tout à coup, j'entendis mon père arriver. Richard, qui l'entendit aussi, prit son bulletin et courut vers la porte. Mon père entra :

— Regardez, papa, j'ai reçu mon bulletin !

Papa se déshabilla en prenant son temps et vint s'asseoir dans son rocking-chair. Il prit le bulletin que Richard lui présentait et le regarda longuement.

— Continue comme ça, bientôt, tu seras peut-être le premier de ta classe.

— Élixa aussi a eu son bulletin, il est sur le frigidaire.

Papa se leva et alla le chercher. Il le regardait ; moi, je baissais la tête, j'étais tout près des larmes. J'avais peur d'être punie. Papa dit :

— Mais tu as eu plus que ton frère ! Tu as eu de vraies belles notes. Bravo, ma fille ! Continue comme ça.

Je me sentis tellement soulagée, à tel point que je ne peux vraiment l'expliquer.

Ce fut la première et la dernière fois que je fus première à l'école. Le reste de l'année et pendant toutes les années d'école qui suivirent, mes notes furent médiocres. On comprendra que je n'aie jamais eu la tête aux études quand on verra la suite de ma vie.

Le battoir

Je venais d'avoir sept ans, c'était l'été. J'avais terminé la vaisselle et j'étais en train de balayer. Ma mère n'arrêtait pas de me faire des remarques :

— N'oublie pas de balayer partout. Tu travailles si mal que tu seras une sacrée cochonne plus tard. Tu seras comme ta marraine.

Cela me choquait parce que je faisais tout mon possible à bien m'appliquer pour ce qu'elle me demandait. Mon travail terminé, je m'approchai de mon père et de ma mère qui se balançaient presque au même rythme. Mon père avait pris l'habitude de tricoter ; c'était l'un de ses passe-temps. Lui, ce soir-là, il faisait des mitaines et elle, des bas de laine, tout en se balançant. Je leur dis :

— J'aimerais que vous m'appreniez à tricoter. J'aimerais bien ça.

Alors papa mit son tricot de côté et alla chercher deux aiguilles et une petite pelote de laine.

— Viens, je vais te montrer.

Je m'approchai tout près de lui et j'appris très vite. Mais cela ne dura pas longtemps, car c'était l'heure d'aller au lit. Au moment d'embrasser ma mère, elle se détourna et me dit :

— Ça va comme ça. Tu ne m'embrasseras pas toute ta vie. Allez, va te coucher.

C'était clair. Je suivis les autres vers nos chambres. Je dormais dans la même chambre que Diane. Je n'arrivais pas à dormir, trop de pensées trottaient dans ma tête. Je me mis à pleurer. Diane cria à ma mère que je pleurais et que je l'empêchais de dormir. J'entendis ma mère monter en vitesse, ce qu'elle faisait toujours lorsqu'elle était fâchée. Elle se plaça de mon côté du lit et me donna des coups de ceinture par-dessus les couvertures. On ne peut pas dire que cela me faisait vraiment mal, mais je criai pour qu'elle arrête plus vite. Elle cessa de me fouetter et me saisit par les deux joues en m'enfonçant ses ongles dans la peau.

— Tu vas pleurer pour quelque chose. Tu vas voir demain quand ton père sera parti, tu vas le manger, ton biscuit.

Ensuite elle me lâcha brutalement et descendit rejoindre mon père. Je tremblais comme une feuille, j'avais peur du lendemain. J'essayais de garder les yeux ouverts afin de faire durer la nuit, mais je m'endormis de fatigue.

Lorsque j'ouvris les yeux, c'était déjà le matin. Mon Dieu, je ne voulais pas me lever, mais il le fallait. Je n'avais pas hâte de descendre. Je priai le ciel que ma mère ait oublié ses menaces de la veille. Je récitai un « Je vous salue, Marie » pour que tout se passe bien.

Je descendis avec mes frères. La cuisine était vide, ma mère était dehors en train d'étendre son linge. Nous nous installâmes pour petit-déjeuner. Lorsqu'elle entra, elle était de fort méchante humeur.

— Je fais tout dans cette maison. Vous n'êtes même pas capables de m'aider.

Je me sentais mal, je devinais que c'est moi qu'elle visait. Elle prépara le petit déjeuner en disant :

— Vous n'êtes même pas capables de vous lever de bonne heure. Vous êtes tous des bons à rien.

— Je suis pas une fille, moi, dit Richard.

— C'est pas de toi que je parle. Je parle à cette grande perche qui est de l'autre côté de la table.

J'avais deviné juste. J'essayai de ne pas bouger. Je me sentais si mal dans ma peau. Je voulais tellement qu'elle m'oublie. Je me faisais des illusions.

— Va t'étendre sur mon lit. Tu enlèveras ta culotte. Et tu as intérêt à être prête, sinon ça fera plus mal. OK ?

J'avais une de ces peurs, c'était inimaginable. Je pensai un instant qu'elle changerait d'idée. Je me levai, me rendis directement dans sa chambre et fis ce qu'elle m'avait ordonné. Je pleurais à chaudes larmes, je n'avais pas hâte qu'elle vienne. Finalement, elle entra, avec, dans la main, le battoir dont elle se servait pour la lessive, lorsque l'eau était trop chaude pour qu'elle y plonge la main. Elle ferma la porte derrière elle. Je la suppliai :

— Non, s'il vous plaît, je vais faire tout ce que vous voulez, mais pas ça, s'il vous plaît !

Je ne vis dans ses yeux aucune pitié. Elle s'approcha du lit et se mit à me battre comme un chien. On aurait dit qu'elle voulait me tuer. Chaque coup reçu augmentait ma douleur ; j'avais beau crier, supplier, elle n'arrêtait pas. J'essayais de me protéger les fesses de mes mains, mais elle me battait de plus belle. Je pensais qu'elle allait me casser les doigts. Elle me battait avec rage en blasphémant et en m'injuriant :

— Sale petite gamine ! Ton père te défend toujours. Tu es sa préférée. Je te hais.

— Ce n'est pas vrai ! Je n'en peux plus ! S'il vous plaît, arrêtez !

Elle me lâcha en me disant de me rhabiller. J'avais si mal aux doigts et aux fesses que j'avais du mal à remonter mon pantalon. Mes mains ne voulaient plus se replier, j'avais les doigts raides comme du fer, et tout rouges. Je me rendais bien compte que ma mère prenait goût aux raclées qu'elle me donnait, car il y a des jours où elle me battait quatre à cinq fois sans pour autant se satisfaire. Aussitôt qu'elle considérait que j'avais fait la moindre faute, je recevais une volée.

Mon père ne savait jamais rien, il travaillait jusqu'à cinq heures de l'après-midi. Les jours où il faisait la fenaison, il pouvait arriver vers dix ou onze heures le soir. Ma mère, pendant cette période, m'envoyait lui porter à dîner ; il fallait alors que je ne parle à personne sinon la ceinture m'attendait à mon retour. Souvent j'avais des marques et mon père s'en apercevait. Mais ma mère s'arrangeait pour trouver réponse à tout. Lui, il la croyait toujours.

— Elle n'est même pas capable de se tenir debout, elle ne fait que tomber. C'est une pauvre imbécile. Elle ne sait rien faire de bien dans la vie.

Mes frères et mes sœurs ne disaient rien. Ils avaient bien trop peur de subir le même sort. Moi, j'étais certaine que, dans toutes les familles, c'était la même chose que chez nous.